

LA DIFFERENCE D'UNE OEUVRE

DE JULIAN CARRON

Notes sur l'Assemblée de "l'Ecole des Œuvres"
des membres de la CdO Œuvres Sociales,
Milan, le 13 juin 2012

Bernhard Scholz. L'Ecole des Œuvres est née pour permettre un dialogue, une confrontation, une formation continue sur tous les sujets qui concernent les œuvres sociales. Nous avons parlé de la liberté en tant que source d'une réellement édifiante pour la personne qui en premier lieu se met en jeu au lieu de déléguer. Nous avons parlé de l'insertion professionnelle des jeunes, du soutien économique non comme but, mais comme outil absolument décisif. Nous avons parlé de l'ouverture des œuvres au monde, de la collaboration également décisive pour le développement d'une œuvre. Tout au long de ce parcours, c'est devenu de plus en plus évident que tout dépend du sujet, de la personne ou, mieux encore, de l'ensemble des personnes qui travaillent à l'œuvre et pour l'œuvre. De même, nous avons davantage pris conscience que dans ce monde - où tant de projets cherchent à substituer la personne et sa responsabilité par des automatismes, des modèles et des mécanismes - nous découvrons une beauté humaine lorsque nous nous apercevons que tout, l'œuvre et la professionnalité, est l'expression d'un moi qui se met en jeu. Il faut donc une position authentiquement humaine pour que l'œuvre puisse être réellement au service de l'homme. C'est pourquoi, ce soir, nous sommes très reconnaissants à don Julián Carrón d'avoir accepté notre invitation et d'être parmi nous. C'est une grande opportunité pour découvrir davantage en quoi consiste cette authenticité humaine, en quoi consiste une position vraie, créative, capable de transformer la réalité pour le bien de tous.

Monica Poletto. Les questions que nous faisons ce soir naissent avant tout du travail de l'Ecole des Œuvres de cette année et concernent plusieurs thèmes. Ces années, à travers les dialogues et au cours du parcours, nous avons souvent fait émerger des points critiques et des difficultés. A un certain moment, nous avons commencé à y prendre goût nous apercevant qu'aborder tous les points critiques qui se posent dans notre travail fait partie du chemin des hommes, et des amis. Que cette soirée aborde certaines de ces difficultés, c'est en lien avec la perception d'une grande positivité : cela nous rend capables de tout regarder.

Intervention. Travaillant sur la formation, ce qui pour nous signifie aider les œuvres à les rendre plus professionnelles, davantage capables d'une solidarité en acte, nous sommes intéressés à approfondir le lien entre deux affirmations qui semblent souvent opposées, voir même contradictoires. La première affirmation est que « l'on reconnaît l'arbre à ses fruits » et donc, d'une certaine façon, le résultat concerne la validité de notre action. L'autre affirmation est celle que nous nous répétons souvent

entre nous « il faut être libre, détaché du résultat ». Très souvent, nous avons une résistance à regarder le résultat de nos actions avec réalisme. Il est plus facile de rester sur les prémices - les raisons pour lesquelles nous faisons les choses - et accueillir partiellement le résultat, en exagérant de manière presque exclusive les succès et, en revanche, en censurant les points critiques, les incapacités. Nous nous sommes aperçus qu'une certaine manière de dire « nous sommes libre de tout résultat ! » – quand ce n'est pas vraiment l'expression d'une irresponsabilité – sous-entend une grande peur à regarder le résultat parce que nous nous sentons consistier par ce résultat. En même temps, nous découvrons combien est fascinante, et humainement commode, la tension qu'il y a entre regarder le résultat de nos actions et désirer que tous les facteurs émergent afin d'être corrigé par ce qui arrive, par le résultat. Comment sont unies, d'une part, la tension à apprendre du résultat des actions et, d'autre part, la liberté face au résultat lui-même ?

Julián Carrón. Une simple clarification ne suffit pas pour pouvoir établir une réponse ; il est très important que nous nous rendions compte que les explications ne suffisent pas. Il est donc utile que se réalise ce que nous avons sentis comme étant une réponse possible. Pour pouvoir reconnaître et réaliser ce que nous avons sentis être une réponse, il faut une expérience humaine, une consistance sans laquelle la réponse reste théorique. Cela est décisif. C'est pourquoi, si toute l'assemblée, qui est là aujourd'hui, ne s'engage pas dans le chemin que nous sommes en train de faire à l'École de Communauté, alors je vous assure que c'est une perte de temps, même si nous réussissons à répondre dans les moindres détails à toutes les questions, il ne suffit pas de « connaître » les réponses. C'est un exemple évident : comment, au fonds, puis-je être libre du résultat ? La première chose qu'il faut comprendre pour commencer à être libre – chacun peut immédiatement le constater à partir de sa propre expérience – c'est de reconnaître que chaque œuvre, chaque tentative de réponse à un besoin, est toujours imparfaite, pas seulement parce que nous sommes pécheurs, même le Saint le plus saint ne peut faire qu'une expérience ironique. Si nous commençons par reconnaître l'imperfection de chaque acte humain, de chaque geste humain, de chaque tentative humaine, alors nous pourrons peu à peu être libres de commencer à regarder ce qui ne va pas, à reconnaître l'imperfection sans se sentir jugé ou mis en discussion uniquement à cause d'elle, parce que dans chaque geste humain, il y a l'être imparfait. Malgré cela, nous reconnaissons tous (nous en faisant chaque jour l'expérience) que parfois – comme vous l'avez dit – nous sommes disposés à reconnaître les choses qui vont bien en exagérant les succès, mais nous sommes moins disposés à reconnaître les points critiques. Pourquoi ? Parce qu'il y a une grande peur. Je me souviens bien : il n'y avait rien de moins agréable pour les professeurs de l'école, où j'étais Proviseur, que de juger ce qui se passait. Je posais une simple question : « un garçon qui vient dans notre école, après quatre années de lycée quelle expérience a-t-il fait ? Pouvons-nous donner un jugement pour commencer à comprendre quel est le résultat de notre expérience éducative, aussi bien pour améliorer que pour changer ? Ils étaient disponibles à tout sauf à accepter un jugement. Tout au plus, le sentimentalisme reste avec lequel des étudiants se saluent volontiers en se croisant une fois l'école terminée. Félicitation ! C'est là le maximum que nous réussissons à atteindre ? Très souvent, nous avons peur parce

que nous plaçons notre consistance dans ce que nous faisons. Don Giussani l'expliquait très bien dans un article de l'année 2000 qui a été de nouveau publié dans le *Tracce* [Traces] du mois de Juin 2012, où il défendait Jean Paul II qui demandait pardon pour les erreurs commises par l'Église au cours de l'Histoire. A un certain point, il dit : « toutes les idéologies ont un aspect pour lequel l'homme est certain d'une chose au moins que lui-même accomplit » c'est-à-dire que les idéologies placent la consistance [des choses] dans ce qu'elles accomplissent. Et quelle en est la conséquence ? « Ne jamais vouloir renoncer, ni se mettre en question » dans ce que l'on fait. C'est simple, cristallin comme de l'eau. C'est cela l'idéologie : « mais le chrétien sait que ses tentatives, et tout ce qu'il possède ou ce qu'il fait, doivent toujours céder face à la vérité ». Parce c'est imparfait, la vérité est donc plus grande que ce que nous réussissons à faire. Ceci est valable aussi bien au niveau personnel qu'au niveau du travail, quelque soit la tâche que nous exerçons. Qu'est-ce qui permet à un homme de reconnaître les limites de ce qu'il fait ? Don Giussani le dit ainsi : « Le chrétien n'est attaché à rien d'autre qu'à Jésus » [L. Giussani, *Quella grande forza del Papa in ginocchio*, la Repubblica, 15 marzo 2000, p. 16]. C'est seulement si nous sommes attachés à Jésus, ce n'est que si nous mettons notre consistance en Jésus, que nous pouvons réussir à reconnaître les limites de ce que nous faisons. C'est pourquoi, il est important que nous nous rendions compte qu'il ne suffit pas de savoir que l'œuvre est imparfaite, il ne suffit pas de savoir que les idéologies placent la consistance dans ce qu'elles font, il ne suffit pas que l'unique possibilité consiste à avoir Jésus. Mais il faut que Jésus soit si réellement présent, qu'il soit une expérience si réelle, que je puisse aussi regarder mes limites, mon mal et mon inachèvement sans me scandaliser, parce que ma consistance n'est pas dans les choses, parce que ma consistance est vraiment dans le Christ : « le chrétien n'est attaché à rien d'autre qu'à Jésus ». Et cela ne s'improvise pas en accomplissant une œuvre, parce que l'on n'appartient pas à l'œuvre, mais on appartient au chemin de Foi que chacun fait. Et si l'on ne fait pas ce chemin, alors cela se voit de manière évidente dans l'incapacité à reconnaître les limites de l'œuvre, ainsi souvent les problèmes sont des problèmes personnels non résolus. Ce ne sont pas les problèmes liés à l'œuvre, ce sont nos problèmes : nous n'avons pas la consistance adéquate pour reconnaître ce qui est imparfait et ce qui ne va pas. Par conséquent, seul celui qui a une consistance peut tendre à apprendre sans cesse tout en étant libre du résultat. Sans une telle expérience – que ce soit jeune ou plus mature à travers ce que l'on fait – nous ne réussissons pas à résoudre ces questions, même si nous en connaissons les réponses théoriques.

Intervention. Au début, quand l'œuvre est petite, il est plus facile de ne pas perdre l'origine ; la mission de l'œuvre est claire et généralement les personnes qui la conduisent visent à ne pas égarer l'objectif. Mais pour la plupart d'entre elles, au fur et à mesure que l'œuvre grandit, il y a un écart de parcours ; et lorsqu'on s'en rend compte, il n'y a plus la clarté de la mission, ni de l'origine de l'œuvre. Ce qui me préoccupe, c'est que notre œuvre grandit toujours plus, de nouveaux bénévoles arrivent et viennent avec de nouvelles propositions de modifications. Cette pression pour le changement a un aspect positif, mais cela risque aussi de nous éloigner de l'origine et du but de l'œuvre. Chaque jour, nous combattons de réelles batailles

pour maintenir en vie la mission de notre œuvre, parfois, je pense que je n'arriverais pas à la maintenir ainsi longtemps. J'aimerais que vous m'aidiez à comprendre comment je peux vivre cette croissance naturelle de l'œuvre sans s'éloigner de l'origine et perdre ainsi la clarté du but.

Intervention. Nous aussi, au cours de ces années, avons dû composer avec la crise que nous traversons. Certaines œuvres risquent de voir se terminer une expérience riche, considérée riche aussi bien par les tiers que par ceux qui la dirigent. Ce n'est sûrement pas un moment très facile. Face à la crise, le travail normal diminue, nous avons besoin d'apprendre, d'introduire et de développer certaines fonctions qui n'étaient jusque-là pas nécessaires, comme par exemple des fonctions commerciales ou de gestion. Nous devons réviser le profil et la qualité des services. Nous devons, en fait, interagir profondément avec la réalité que nous avons devant nous, dans un contexte en radical changement. Je ne nie pas que ce travail n'est pas spontané, ni naturel. « Que faisons-nous ? » « Où allons-nous » : ce sont autant de questions, qu'entre nous, nous nous posons. En abordant de telles questions, se sont celles de l'origine et du but de l'œuvre qui resurgissent souvent. En effet, plusieurs de nos coopératives sont nées à partir de l'expérience du bénévolat, des œuvres de charité, qui alors étaient sans doute pionnières et absolument innovatrices, afin de répondre, avec générosité, aux besoins des personnes que nous rencontrons. Ceux, qui ont fondé ces œuvres, ont vraiment donné beaucoup d'eux-mêmes pour qu'elles puissent exister. Dans ce travail de confrontation constante avec la situation actuelle, j'ai noté qu'une certaine manière de se référer à l'origine de l'œuvre – et surtout lorsque celle-ci n'a pas été nourrie par une expérience vécue au cours des années et s'avère aujourd'hui fixée sur la modalité initiale – bloque l'élan de la confrontation avec le contexte, et donc du développement de l'œuvre elle-même. Comment peut-on dépasser cette forme presque possessive de l'origine de l'œuvre ? Quelle la source de cette erreur ?

Carrón. Il est évident qu'il y a un risque dans toute œuvre où existe la vie. S'il y a la vie, et la vie bouge, il y a toujours un risque. Et ça, on ne peut pas l'éviter parce que la vie passe continuellement, parmi nous, à travers la liberté. Par conséquent, il s'agit moins d'un problème de croissance ou de non croissance ; le problème est que chaque œuvre passe toujours par la liberté de la personne. Même s'il n'y avait pas de croissance, de fait, la permanence de l'origine ne serait pas garantie. La difficulté, au sujet de laquelle vous vous interrogez, est un autre indicateur de ce nihilisme dont nous parlions récemment aux Exercices de la Fraternité [cf. Exercices de la Fraternité de Communion et Libération, *Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi*, Avril 2012 - ndtr]. Nous aimerions que tout soit automatique sans aucun risque. Nous arrivons toujours à ce point : le scandale de la liberté. J'ai déjà raconté l'épisode de ce chauffeur de taxi qui, à peine a-t-il compris que j'étais prêtre, m'a dit que c'est un scandale que Dieu ait laissé la liberté aux hommes. Je lui ai répondu : « Ecoutez, est-ce que cela vous plairait que votre femme ne vous aime pas librement, mais parce que contrainte par un automatisme biologique ? ». « Absolument non ! ». « Et vous pensez que le Mystère a moins de goût que vous ? ! Le Mystère a engendré un être libre justement parce qu'il a autant si ce n'est plus de

goût que vous ». Toutes les lois de l'univers ne valent pas un « oui » prononcé librement. Quand quelqu'un vous aime, alors votre vie l'intéresse bien plus que toutes les lois de l'univers. La liberté, donc, n'est pas le prix à payer ou quelque chose à supporter, mais il s'agit de cette faculté fascinante que nous avons, nous humains, et qui nous permet de ne pas être des automates, mais de vivre, de risquer, de participer à l'aventure, et donc de croître, de devenir toujours plus nous-mêmes, de manière à nous impliquer davantage dans ce que nous faisons. Alors, au lieu de s'effrayer, nous devrions utiliser toutes les opportunités, toutes les occasions comme des possibilités de croître dans notre autoconscience. Et si d'autres personnes arrivent à s'engager dans vos œuvres, elles sont alors un défi pour chacun de vous, parce que c'est la possibilité de les engendrer, et dans cette perspective, de les faire devenir elles aussi humaines, de les faire participer. A quoi sert l'œuvre si elle ne rend pas les hommes davantage humains ? Elle ne servirait à rien, elle serait dès le début un échec. En revanche, si chaque personne, qui arrive, est une possibilité et un défi pour nous (parce que nous ne pouvons pas tenir les choses pour acquises et qu'il nous faut être présent comme au premier jour) c'est alors une opportunité d'un autre monde pour ne pas se renfermer dans notre jus, dans notre inertie, notre « déjà su », parce que nous devons témoigner à un autre, nouveau venu, ce qui vient d'arriver, ce qui nous fait bouger. Et paradoxalement, c'est une plus grande occasion pour que l'œuvre ne perde pas son origine. En fait, c'est moi qui ai constamment besoin de l'origine pour pouvoir vivre chaque situation ! C'est pourquoi, on ne peut pas parler de l'origine comme de quelque chose de statique, parce qu'il faut que moi, je réponde et que j'affronte les défis que contient le présent, étant le lieu de la vérification de l'origine même (si on est capable d'accepter tous les défis que la réalité nous pose toujours). Il suffirait de penser comment la Foi a toujours dû affronter, à toute époque de l'Histoire, le défi de communiquer le même message avec un autre langage, comprenant que pour demeurer fidèle, elle devait se développer. Une répétition mécanique de certaines paroles ne suffisait pas, parce que les mots avaient changé de sens, ou alors on utilisait d'autres termes. Il fallait alors développer l'origine sinon elle se perdait. Vous voyez ? C'est le contraire : seule l'origine demeure comme quelque chose de vivant. Sinon, elle est morte et enterrée, ou bien elle se perd en route en changeant la source. Au contraire, pour affronter le défi du présent, seul le besoin constant de l'origine permet que l'origine reste vivante. Nous en avons besoin, et c'est pourquoi une répétition formelle ne suffit pas. Don Giussani disait que pour communiquer le christianisme, il faut en quelque sorte le « recréé » continuellement. Si Giussani n'avait pas fait ainsi, nombre d'entre nous ne serions pas ici. Une répétition formelle de l'origine ne suffit pas, parce que l'origine n'est jamais formelle ! L'origine est un événement, un point ardent qui, à un certain moment, a déclenché la liberté de quelqu'un. Si elle n'existe plus, alors tout devient plat. C'est pourquoi don Giussani a toujours dit que la méthode est toujours la même : quelque chose qui vient avant. Mais pas seulement à l'origine. C'est quelque chose qui vient toujours avant, à chaque point de la route, parce que c'est justement un événement. L'origine est un événement, un élan, une génialité, une nouveauté. Cette origine doit demeurer non pas comme au commencement mais l'origine du commencement.

Intervention. Nous sommes en train de comprendre combien il est important que les lieux qui guident l'œuvre soient des lieux d'engagement réel de la responsabilité, où l'engagement des responsabilités entre nous a été et est écarté de l'affirmation : « Je suis dans cet endroit pour moi ». Il semble que ce dualisme soit jugé comme tel. En effet, dans mon expérience, je n'arrive pas à concevoir qu'un lieu puisse être pour moi, si je n'assume pas la responsabilité qui est impliquée dans cet endroit. Ceci dit, nous nous apercevons souvent que le passage de ce que nous nommons ironiquement une « monarchie » à une direction partagée, nous donne encore un peu de mal ; et donc la difficulté à partager va de pair avec la difficulté à déléguer et par conséquent à faire grandir les personnes. Là où ce passage se fait, nous avons assisté à des expériences impressionnantes. Il y a des coopératives qui, en cette période de crise, ont vu chez tous une croissance de responsabilité : mais cela a été le fruit d'un travail de la part de celui qui dirige et en même temps de l'engagement des personnes. Ce n'est pas quelque chose qui s'invente. En même temps, il s'agit d'un fruit dont nous sommes reconnaissants. Dans les œuvres, tant de jeunes commencent à croître et à devenir responsables. Pour nous, cette peine qui persiste semble dépendre d'un problème de conception. Je ne vis pas une coresponsabilité, si je ne pense pas que c'est quelque chose « de plus » pour moi, quelque chose qui fait partie de ma nature, qui est en quelque sorte une réponse à la réalité par l'acquisition de nouveaux facteurs, que c'est un bien pour moi et pour l'œuvre.

Carrón. Assumer la responsabilité est un signe de maturité adulte, sans cela nous sommes encore des enfants. Aussi, assumer la responsabilité est le signe que nous sommes en train de grandir comme des hommes. Et c'est cela qui est décisif pour nous, parce que c'est ainsi que nous réalisons notre humanité. Nous nous réalisons en tant que personne sur ce chemin. Il ne s'agit pas d'une part, de réaliser ma vie et, d'autre part, de travailler, comme s'il s'agissait d'un dualisme. Non : je me réalise en affrontant tous les défis que la vie me pose, à la maison, dans mes relations, au travail et même dans la responsabilité que je dois assumer. C'est pourquoi, la vie consiste à apprendre le rapport entre le moi, que chacun de nous est, et les personnes, les choses, les défis, les circonstances que je rencontre. Si nous ne répondons pas à cela, alors nous ne répondons pas à la modalité avec laquelle le Mystère nous appelle à travers la réalité, et par conséquent nous ne grandissons pas. Imaginez si la réalité ne vous défie pas, qu'elle n'existe pas, ou qu'elle existe sans vous provoquer. Nous aurions un encéphalogramme plat, comme nous le constatons chez beaucoup de gens autour de nous. Si quelqu'un commence à regarder la réalité comme ça, alors il commence à voir que la réalité qui le provoque est un bien en soi, c'est un bien parce que le moi ne reste pas dans un état d'encéphalogramme plat. Alors, je commence à regarder la réalité comme une amie, chaque circonstance comme une amie. Et qui que ce soit entre dans mon horizon, indépendamment des raisons pour lesquelles il le fait, avec raison ou à tort, il me met en mouvement. Si chacun de nous ne répond pas à cela, la vie passe sans que s'accomplisse le but pour lequel elle existe, c'est-à-dire nous faire devenir toujours plus nous-mêmes. C'est si vrai que don Giussani dans le Xe chapitre du *Sens Religieux* dit qu'une personne qui n'est pas, de manière intense, mise au défi par la réalité, ne peut pas avoir la conscience de soi comme peut l'avoir celui qui s'est laissé provoqué. Mais ce n'est

pas parce que l'on est meilleur ou moins bon, ou bien plus ou moins intelligent. Non, parce que si la réalité ne te provoque pas, elle ne met en mouvement toutes tes ressources ; c'est comme quelqu'un qui ne fait pas de l'exercice physique, s'il ne fait rien, non pas qu'il se lézarde ou s'abîme, mais simplement il reste là, paralysé. Il ne fait rien « contre » ; l'exercice est une partie essentielle de l'état physique, si on en fait pas, on sait très bien ce qui peut arriver. C'est un exemple banal de ce qui peut arriver dans la vie, à l'être humain : si mon intelligence n'est pas mise au défi, je suis comme un mort vivant. Alors, si nous ne comprenons pas combien c'est un bien, nous nous défendons, nous ralentissons, nous nous plaignons sans cesse des défis de la vie. Si, au contraire, je commence à comprendre cela alors je souhaite qu'aucun défi ne me soit épargné, parce que c'est une occasion, parce que tout ce que le Mystère permet, même si on ne comprend pas, nous est donné pour notre maturité, pour notre croissance, pour notre humanité. Ça c'est le travail du temps, de l'histoire : nous faire devenir davantage nous-mêmes. Si nous ne comprenons pas cela, nous nous défendons. Et de quoi est-ce que nous nous défendons le plus ? De ce qui peut nous provoquer le plus : le "toi" de l'autre. Alors pourquoi si souvent nous avons cette conception « monarchique » ? Pourquoi est-ce que l'autre me dérange, et qu'il ferait mieux de ne pas exister ? C'est une conception que l'on met difficilement en cause. C'est une conception erronée du moi : je pense pouvoir dire « moi » sans dire « toi ». Et je me défends de l'autre, au lieu de reconnaître – comme souvent cela se produit, si nous sommes honnêtes – que si nous nous mettons autour d'une table avec les autres, une quantité d'idées émergent, que je ne verrais pas si j'étais seul. Alors nous voyons que l'autre est un point décisif, qui donne quelque chose qui me convient et par conséquent me défendre de l'autre est une idiotie. Ainsi, l'autre n'est pas quelqu'un à éviter, dont il faut s'éloigner parce qu'il nous dérange. Au contraire, je commence à voir l'autre comme quelqu'un qui peut contribuer à mon œuvre, à ce que je veux construire. L'autre ne peut y contribuer que si je lui laisse un espace pour le faire. Vous pouvez voir quelle est votre conception avec un test très facile : est-ce que vous vous méfiez de l'autre ou bien le considérez-vous comme un bien, une ressource ? Aussitôt vous comprendrez la conception que vous avez de votre moi. La vie est simple, parce qu'en chaque chose avec laquelle nous sommes en relation, nous démontrons – par rapport à nous-mêmes – si l'autre fait partie de la modalité avec laquelle je dis « moi » ou si l'autre est extrinsèque et juxtaposé à mon moi. Le moi est conçu soit comme un rapport, soit comme un isolement. Là est le grand défi.

Intervention. Un autre aspect de la responsabilité dont nous nous sommes aperçus dans de nombreux enjeux, c'est la question de la coïncidence entre la forme et la substance des choses. Le fait de ne pas obéir à la forme de l'œuvre – où les lieux de responsabilités formelles ne coïncident pas avec les lieux de responsabilités substantielles – pose un point de désobéissance au sein de l'œuvre qui se répercute sur tout le reste, y compris chez le directeur dans le fait de se projeter lui-même et de projeter son image dans l'œuvre.

Carrón. Voilà le dualisme dans l'œuvre. Si vous voulez vider les lieux de responsabilité, il suffit d'une chose très simple : décider en dehors de ces lieux.

Vous avez alors tué l'œuvre, parce que vous portez dans les lieux de responsabilités des choses que vous avez déjà décidées. C'est se moquer des autres ! Ainsi, les lieux de responsabilité deviennent formels. C'est se moquer du monde pour les personnes que vous invitez dans les lieux de responsabilité : « Si tu as déjà décidé, pour quelle raison m'invites-tu ? Et si tu m'invites ici, pourquoi ne décides-tu pas ici ? Ça veut dire que tu n'as pas besoin de moi ». Vous devez avoir la liberté d'envoyer se balader celui qui se comporte comme ça avec vous, avoir cette liberté de dire « Je ne viens plus dans un lieu formel ». Sinon c'est la sépulture de vos œuvres, parce que cela favorise le personnalisme qui ne produit rien de bon. Si on se dote de certaines structures pour la direction, ce n'est pas par manque de confiance, mais parce que chacun connaît ses propres limites. Lorsque j'étais Recteur, l'une des choses qui créait le plus de confusion était l'organisation des horaires de cours. C'était le grand débat annuel, parce que si quelqu'un avait de bons horaires, l'année scolaire était déjà très différente. Quelle est la modalité pour sortir de cette situation ? Dire : « Pour éviter de faire quelque chose de trop subjectif et pour que vous ne me faisiez pas de chantage, mettons-nous d'accord avant : décidons des critères. Ainsi vous vous ne m'importunez plus et moi je ne veux pas céder à mon subjectivisme (je peux y céder par fragilité, comme vous). Vous aussi vous pouvez céder, pas seulement moi. Alors donnons-nous un critère que nous appliquons ensuite ». C'est pourquoi, depuis que je suis à Milan pour guider le mouvement, je n'ai qu'une règle de direction : chacun est libre d'avoir toutes les relations qu'il a, avec qui il veut, non seulement ce n'est pas négatif, mais c'est un bien pour chacun de nous. Toutefois, il y a des lieux de décision et personne ne peut se permettre de décider des choses concernant le mouvement en dehors de tels lieux. Ça suffit, il n'y a pas d'autres règles. Telle est la modalité pour ne pas vider un lieu de direction, parce que si les choses se décident en dehors, alors vous le videz automatiquement

Intervention. En 2009, vous avez dit à la CDO : “que la charité intervient dans les interstices de nos calculs, elle devrait être toujours devant nous comme un idéal, une tension. Comme nous sommes des pécheurs, nous ne sommes absolument pas épargnés de tomber, en partant de la gratuité pour finir dans le calcul, en pensant que nous sommes préservés uniquement parce que nous appartenons à une amitié comme la nôtre. Le risque, entre autres, de se retrancher dans une défense corporative dans ce que nous faisons. Sans doute avec un projet d'hégémonie politique, est toujours un guet-apens, un piège. Que la gratuité soit l'extrême convenance, signifie une course à la recherche du bien qui passe par le respect des lois, mais qui fait de cette gratuité une affection, une construction pour le bien commun, une correction sans réticence face à la chute constante. » (J. Carrón, *La tua opera è un bene per tutti*, Tracce-Litterae communionis, No 11, 2009, p. VIII). Cela a été pour nous le début d'un point de travail. Je vous raconte un fait. Récemment, lors d'un travail au sein d'une institution, nous avons été appelés à donner, dans un délai très bref, notre jugement sur un projet de loi. Ces conditions auraient pu être source de lamentation : c'est toujours la même administration publique qui fait semblant de tenir compte de notre avis, de nos opinions, or c'est un travail inutile qui ne portera aucun fruit, ils envisageront d'autres dynamiques etc.... Par contre, nous nous sommes mis à travailler avec compétence, certains que, dans un monde

qui est en train de changer, la participation active et non plaintive s'avère être une vraie ressource. Le résultat inattendu de ce travail intense et fervent, a été que nos interlocuteurs ont tenu compte de nos avis. L'un de nous a commenté ainsi : « Ça c'est la méthode ; la participation active, et non plaintive, est la vraie ressource ». Il ne s'agit pas de dire combien nous sommes bons, mais plutôt de dire combien le travail humble qui se confronte, et une position ouverte qui valorise le bien commun comme idéal, donnent avant tout une grande satisfaction, et, si Dieu le veut, cela apporte aussi des fruits inattendus. Mais il y a des moments où, dans les rapports institutionnels, nous nous heurtons à des positions idéologiques, avec une dureté chez l'interlocuteur entraînant une plainte qui freine la gratuité, la tension au bien commun dont tu parlais. Très souvent, l'inertie semble être la position qui a le plus de prise et qui s'oppose à la position que nous avons récemment découverte. Comment s'entraider à tenir éveillée cette tension à la gratuité, y compris dans ces moments où l'opposition contre l'institution semble l'unique voie accessible ?

Carrón. Comment tenir éveillée la gratuité ? En d'autres termes : dans ta vie, quelle est l'expérience qui la réveille ? Ça ne dépend pas de l'institution, ça ne dépend pas de notre capacité, mais cela dépend du fait de participer à un lieu de vie qui te réveille continuellement, qui te rend toujours plus capable de participer à une expérience te faisant déborder de cette plénitude d'où peut naître la gratuité. Parce que la gratuité est le fait de déborder, l'excédent d'une plénitude. Nous pouvons partir du plein ou du vide. Si nous partons du vide, nous serons toujours à la merci du résultat, de ce que nous réussissons à faire. Et si c'est comme ça, à peine la route se mettra à grimper que nous nous fatiguerons et que nous jetterons l'éponge. Au contraire, pour pouvoir vivre la gratuité, il ne suffit pas de dire la parole « gratuité » ou savoir ce que c'est, il faut que la gratuité advienne, il faut que nous participions à une expérience telle qu'aucune défaite ne peut nous arrêter, parce que nous ne dépendons pas d'elle, parce que la source de notre gratuité est ailleurs ! C'est la valeur de l'expérience chrétienne en tant que source d'une façon de rester dans le réel différemment, vraiment nouvelle. Au fond, tous les autres se lamentent. Pourquoi ? C'est inévitable qu'ils se plaignent, non pas parce qu'ils sont méchants mais parce qu'ils n'ont pas dans le présent une expérience qui les comble constamment. Le problème ne vient pas de l'œuvre, ou de l'autre qui ne vous écoute pas, ou de l'institution Tous pourraient même vous donner raison, toutefois le problème de votre gratuité ne serait pas résolu. Seule une origine différente nous rend protagonistes de notre travail, non pas un travail approximatif, à peu près, mais un travail profond. Ne pensons pas que ce travail nous soit épargné parce que nous vivons une belle expérience, comme s'il suffisait de dire une parole magique. Non, il faut entrer dans le vif du sujet et montrer qu'à travers ce que vous faites, vous avez à l'esprit tous les facteurs et que vous savez mieux résoudre les problèmes qui se posent. Et ça – nous le savons tous – ne se fait pas d'un jour à l'autre, mais c'est tout un travail comme vous l'avez très bien dit. Cependant, vous devez lutter contre une position idéologique. C'est alors un défi pour votre créativité. Est-ce que, peut-être, vous ne devez pas faire ainsi avec vos enfants qui parfois se troublent et se bloquent ? Et que faites-vous ? Vous les envoyez se faire voir ? Ou bien représentent-ils un défi pour vous ? “Qu'est-ce que je peux leur dire ? leur raconter ?

Qu'est-ce que je peux leur donner à lire ? ». Et vous allez vous coucher, vous vous réveillez le matin et partez au travail. Et puis – « voilà ! » – il vous arrive quelque chose qui vous donne de l'élan pour offrir vos enfants. Ce n'est pas différent avec les interlocuteurs sur le lieu du travail parce qu'il s'agit également de rapport, de relation. Alors, regardez si chaque fois que vous vous trouvez face à une situation qui est pénible, imaginez qu'au lieu de vous lamenter de l'idéologie de l'autre, vous vous demandiez continuellement : « Moi, comment est-ce que je dois entrer en rapport avec ça ? Qu'est-ce que je peux lui dire pour qu'il ne se mette pas sur la défensive ? Qu'est-ce que je peux lui offrir ? Qu'est-ce que je peux lui raconter ? ». Et très souvent, l'autre ne peut pas comprendre. Je prends l'exemple d'Abraham. Imaginez, lorsqu'il a été appelé, s'il était allé vers Dieu se lamenter : « Regarde, ceux-là n'écoutent pas mes conseils, ils ne comprennent pas, ils sont idéologiques... » (toutes ces choses que, nous-mêmes, nous disons). Qu'est-ce que Dieu lui aurait alors répondu ? « Mais c'est justement pour cela que je t'ai appelé toi ! Eux, ils ne comprennent pas : c'est pourquoi je t'ai appelé pour qu'ils commencent à comprendre ! ». Dieu donne la grâce à quelqu'un pour qu'Il puisse, à travers lui, arriver aux autres. Par contre, nous, nous accusons l'autre parce qu'il ne comprend pas. Non ! Toi, tu as eu cette perception, cette grâce, et ce frémissement en commençant quelque chose : la grâce est pour toi et, à travers toi, elle arrivera aux autres d'une certaine manière et à travers un dessein que tu ne connais pas. Imaginez, si Abraham avait commencé par mesurer combien de temps il fallait pour que les autres le comprennent... Il se serait lassé au bout de quelques jours. Nous ne décidons pas du dessein de Dieu pour faire participer les autres à ce qu'Il nous donne.

Intervention. Ce que vous vous appelez « le projet d'hégémonie » semble être un raccourci. Parfois, cette position de gratuité semble une position plus faible. J'aimerais approfondir ce point parce qu'il me semble, au contraire, que le résultat obtenu est qualitativement différent, alors que l'hégémonie présuppose que la liberté n'existe pas.

Carrón. Exact. Avec l'hégémonie, tu peux arriver à destination parce que tu as un compagnon de cordée, mais pas parce que tu l'as convaincu. Ainsi, tu ne fais pas un travail sur les raisons de ta contribution au monde. Parfois, nous pouvons nous contenter de prévaloir de façon hégémonique, de dominer avec suprématie, mais au fond nous sommes perdants du point de vue culturel. Au contraire, nous pouvons gagner culturellement même si nous ne dominons pas avec suprématie. Ceci veut dire que nous n'avons rien d'autre à communiquer à autrui que ce qui est arrivé (et nous ne savons pas de combien de temps nous aurons besoin et ce dont nous aurons besoin pour gagner, quand Saint Benoit a commencé, qui aurait pensé combien de siècles auraient été nécessaires !) Mais, nous, nous pensons ainsi : si je mets de l'argent dans le distributeur, la boisson tombe, sinon il y a une erreur. Non, il n'y a pas d'erreur, simplement c'est un Autre qui décide du rythme, le dessein appartient à un Autre. C'est pourquoi si quelqu'un n'a pas un fondement adéquat, combien de temps peut-il résister ? Le problème, ce n'est pas que les choses ne fonctionnent pas selon nos prévisions, mais c'est parce que nous n'avons pas de consistance. Par

conséquent, nous nous lamentons, nous aussi nous nous joignons aux lamentations générales. Ou alors, tout simplement, nous jetons l'éponge. C'est pourquoi, tant de personnes facilement après une, deux ou trois fois, se fatiguent et abandonnent. Le problème est la tension. Comment faites-vous avec vos enfants ? Pensez-y, si votre épouse se met à mesurer combien de sourires vous devez faire pour déclencher le premier sourire du petit. Regardez combien fois vous avez traité ainsi les interlocuteurs sur le travail ! Pensez-y et vous verrez qu'il n'y a pas beaucoup de différence.

Intervention. La question est inhérente dans le travail avec les autres collaborateurs. Le poste de travail est un lieu de formation et d'éducation. En entrant dans la réalité professionnelle, on apprend en même temps la profession et la dimension humaine. Un des aspects les plus significatifs de mon travail est la formation du personnel (les enseignants, les tuteurs, les éducateurs). Ayant la responsabilité d'enseigner un métier, et surtout en voyant tant de jeunes qui commencent à travailler avec moi, je dois prendre soin à transmettre une méthode. Et la méthode n'est jamais une technicité, elle ne peut pas être contenue dans le seul aspect professionnel, en même temps l'attitude humaine se transmet à travers la communication exacte d'une méthode professionnelle. Il y a encore des difficultés à saisir cette unité (entre enseigner une profession et enseigner une position authentiquement humaine) parce que je me rends compte que je peux aisément glisser vers un enseignement approximatif d'un métier, et rester au niveau d'une exhortation dans l'appel à la position humaine.

Carrón. Ça ne sert à rien, parce que vous ne pouvez réveiller la position humaine qu'à travers ce que vous faites. Il ne s'agit d'épuiser vos étudiants pendant le cours et ensuite dans les cinq dernières minutes leur faire un sermon ! Le problème est d'arriver à les garder en tension pendant une heure parce que c'est comme ça que ce que vous expliquez devient intéressant (à travers les instruments avec lesquels vous expliquez, la méthode que vous utilisez). Ainsi, vous enseignez une méthode et vous réveillez l'humanité de l'étudiant. Autrement, le réveil de l'humanité de la personne se réduit à une prédication. Ici, comme nous l'a toujours enseigné don Giussani, contenu et méthode coïncident. Jésus ne fait pas d'abord une homélie à Zachée et puis il lui dit : « Je viens chez toi ». Non. Il lui dit une seule chose : « Je viens chez toi ». Zachée a compris tout de suite. Il était très content de le recevoir chez lui. Le contenu (le regard) et la parole qui est prononcée (la méthode) coïncident ; ce ne sont pas deux choses différentes. Par conséquent, si nous n'avons pas soin de la méthode, c'est parce que nous n'avons pas à cœur le contenu ; en effet, le contenu ne se communique qu'à travers une forme, une méthode. C'est pourquoi don Giussani était si attaché à la question méthodologique, parce que c'est à travers la méthodologie que vous faites entrer quelque chose dans les fibres de l'être des jeunes gens. Ce matin, une enseignante me parlait d'une très bonne collègue qui enchante les étudiants avec sa manière d'expliquer les choses qui, transmises par les autres enseignants, s'avèrent ennuyeuses. C'est tellement vrai qu'une maman a dit : « Je suis jalouse de ma fille qui a une enseignante comme ça ! ». Qu'a-t-elle bien pu

voir chez sa fille ! Qu'est-ce que sa fille a pu raconter pour que sa mère l'envie ! Cette identité entre contenu et méthode ne peut pas s'inventer comme ça, en un jour.

Intervention. Encore aujourd'hui, lorsque l'on demande de décrire quelle est l'origine, l'acte générateur de nos œuvres, normalement nous disons qu'elles sont nées pour tenter de répondre à un besoin. Mais l'expérience nous a enseigné que le développement d'une œuvre ne peut être déterminé par le besoin, il doit être caractérisé par le réalisme et la prudence. Don Giussani l'a dit en 1987 à Assago : « les caractéristiques des œuvres engendrées par une responsabilité authentique doivent être le réalisme et la prudence ». Le réalisme est lié à l'importance du fait que le fondement de la vérité est l'adéquation de l'intellect à la réalité ; alors que la prudence, qui, dans la Somme de Saint Thomas d'Aquin, est définie comme un critère exact sur les choses qui se font, se mesure à la vérité des choses avant la moralité, sur l'aspect éthique de la bonté. C'est justement à cause de cela que l'œuvre a besoin de réalisme et de prudence, elle devient signe d'imagination, de sacrifice et d'ouverture » (L. Giussani, *L'io, il potere, le opere*, Marietti 1820, Gênes, 2000, p. 169). Par ailleurs, nous savons que chaque activité que nous faisons, chaque activité humaine en générale, contient une part de risque : ce que nous appelons communément « se jeter à l'eau ». Et souvent, nous l'avons constaté par expérience : justement dans les moments les moins structurés, les moins programmés, il s'est passé quelque chose, la Providence nous a ouvert de nouveaux chemins, imprévisibles. Cependant, nous courrons toujours le risque – et là est le cœur de la question, le point crucial – d'enfermer et de dénaturer nos œuvres en essayant de garantir leur soutien économique. Très souvent, la nécessité économique qui prédomine, comme le maintien des emplois, surtout en ce moment, risquent de dénaturer et d'enfermer l'œuvre elle-même. Et donc la question est : de quelle manière ce réalisme et cette prudence ne deviennent pas une mesure et un frein au développement ? Face à la sollicitation de la réalité – le besoin rencontré, l'occasion, la proposition, le nouveau rapport qui naît, le désir d'aider une nouvelle œuvre – de quelle manière le réalisme et la prudence suggèrent les pas à faire ?

Carrón. Réalisme et prudence doivent constamment nous amener à faire une mise au point sur la situation. Si la situation change, le réalisme et la prudence peuvent nous conduire à redimensionner l'œuvre. Vous ne devez pas vous entêter à continuer contre le réalisme et la prudence et allez de l'avant comme si de rien n'était. Le réalisme et la prudence constituent la modalité pour dépasser le dualisme. La foi réveille la raison et conduit à l'utiliser selon toutes les caractéristiques de la connaissance de la réalité, selon tous les facteurs, donc avec réalisme et avec la mise en œuvre de la prudence comme un critère exact (comme le dit Saint Thomas) des choses que vous faites. Si vous commencez à faire abstraction de cela dans l'œuvre, alors vous commencez à aller contre la raison. Voulez-vous répondre au besoin ou voulez-vous vous affirmez vous-mêmes ? Jésus aurait pu résoudre le problème des ONG du Tiers monde, il lui aurait suffi de succomber à la première tentation dans le désert : « Ordonne que ces pierres se changent en pain ». Il aurait pu le faire et le problème aurait été résolu. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? Parce que ce n'était pas le dessein de Dieu, cela aurait été une manière de s'affirmer Lui-même contre le Père.

Ainsi, tout ce qui paraît bon, n'est pas juste si c'est contre le dessein de Dieu ; très souvent nous ne savons pas si nous affirmons le dessein de Dieu ou seulement notre nombril. Et comment le savoir ? Si nous obéissons à la modalité avec laquelle le Mystère nous donne les ressources, les moyens. Si nous avons de quoi faire cinq – c'est ce que je dis toujours – nous ne faisons pas quatre et demi, nous faisons cinq. Mais si nous pouvons ne faire que trois, nous faisons trois. Parce qu'avant de répondre selon notre mesure, nous devons apprendre et obéir. Le reste, même si vous faites vingt-huit plutôt que trois, serait toujours une goutte dans l'océan des besoins. Telle est notre présomption : nous pensons qu'en « gonflant » un peu l'œuvre, nous résoudrons quelque chose. Nous ne résolvons rien ! Nous résolvons à peine un petit morceau de plus du besoin qui est immense par rapport à tout ce qui reste à faire. Par conséquent, si à un certain moment, il faut dimensionner, restructurer l'œuvre par réalisme et prudence, vous devez alors le faire. En quoi cela est la modalité à laquelle vous obéissez ? Si ensuite la situation change et que vous pouvez faire de nouveau ce que vous faisiez avant, il faut encore la redimensionner parce qu'il s'agit toujours d'une obéissance. Si vous ne faites pas comme ça (en raison d'un besoin, de ce qui est bon, du fait qu'il s'agit d'une œuvre juste, au nom de je ne sais quoi...) vous ne vous occupez alors que de vos affaires, vous vous affirmez vous-même parce que vous n'acceptez pas les signes du réel. Et comme ça vous allez au devant des ennuis, mais ce n'est pas le dessein de Dieu. C'est l'affirmation de soit, de son nombril. Pour qu'une œuvre soit vraiment une présence, cela ne dépend pas de la dimension de l'œuvre, cela dépend de la différence qu'elle porte en elle. C'est pourquoi don Giussani utilisait le mot « exemple ». Les œuvres ne sont pas une tentative de réponse à tous les besoins qui existent, elles ne sont qu'un exemple. C'est pourquoi vous m'avez entendu dire que Jésus n'a pas guéri tous les malades de son époque. Il aurait pu le faire, ce n'est pas qu'il n'avait pas les moyens pour le faire. Mais le dessein de Dieu était tout autre. Si Dieu ne le fait pas, est-ce parce qu'il n'a pas les moyens ou parce que Son dessein est tout autre ? Sans doute, nous devons nous poser cette question très simple, parce qu'elle nous donnera la paix, non pas pour s'en contenter et ne pas faire ce que nous devons faire (comme si un somnifère nous tranquillisait) mais, pour faire mémoire que le dessein de Dieu est ce qui doit « commander » les œuvres. Comment savons-nous que nous sommes en train d'obéir au dessein de Dieu ? Simplement si nous obéissons aux signes. Un exemple : nos amis d'Irlande ont eu l'idée de faire quelque chose de significatif à l'occasion du Congrès Eucharistique (juin 2012). Et quelqu'un a dit : « Faisons venir l'exposition « Avec les yeux des Apôtres » sur la vie de Jésus à Capharnaüm, présentée au Meeting en 2011 ». Une folie ! Cela semblait une folie. « Essayons. Essayons de voir si nous réussissons à trouver les moyens pour le faire ». Cela semblait une chose impossible : une communauté si petite et une dépense si grande. Je les ai encouragés dès le début. « L'unique condition est obéir aux signes. Si nous arrivons à trouver des personnes qui comprennent la portée que cela peut avoir pour l'Église en Irlande, nous le faisons. Autrement tranquille, en paix, ce sera le Seigneur qui ne le veut pas. S'Il le veut, il fera bouger ce qui doit être bougé ». En effet, Il a fait bouger les choses et ils ont réussi à présenter l'Exposition magistralement, avec brio ! Ils me racontaient aujourd'hui les choses merveilleuses qui sont en train d'arriver. Telle est la modalité. Si nous y arrivons, alors faisons-le

avec audace sans s'épargner. Mais si nous n'y arrivons pas, arrêtons-nous pour ne pas causer de dommages.